

1

Méditation

La vie intérieure est une vie d'amitié avec le Seigneur qui habite en nous par la grâce.

Une âme fervente, qui désire mener une vie intérieure intense, fait son possible pour multiplier les « contacts » avec Lui.

Elle pense à sa présence en elle. Elle agit sous son regard, Lui demande conseil. Elle multiplie les actes d'amour et s'efforce de faire passer à travers toutes ses activités un grand courant de charité.

Souvent Dieu, à la fois pour la récompenser et pour l'encourager, lui donne un certain goût sensible, lui permet d'éprouver la douceur de sa divine présence et de son ineffable amitié.

Mais un jour, sans que rien ne l'ait fait prévoir, un changement se produit : la prière demande un certain effort, il semble qu'un frein mystérieux ralentit toute l'activité intérieure de l'âme. Le Seigneur paraît

lointain, étranger, absent... une brume s'est élevée entre Lui et nous.

Les actions de grâces sont froides, on se dispenserait volontiers de la sainte Communion. On n'a même plus l'idée de faire des sacrifices, et il semblerait qu'on n'en ait plus la force.

On n'élève plus aussi souvent son cœur vers Dieu ; d'ailleurs on ne trouve rien à Lui dire et quand vient l'heure de la prière, on la fait machinalement, sans goût, presque sans cœur.

L'âme se demande même si elle est encore en amitié avec Dieu, si Dieu ne la pas rejetée.

On a beau avoir lu dans les livres de spiritualité, ou avoir entendu parler dans des retraites de ces heures pénibles qu'on appelle « peines intérieures », « aridités spirituelles », ou « nuits de l'esprit », etc... quand on y est plongé on est facilement désemparé.

C'est vraiment le tunnel, froid et humide, d'autant plus sombre et inquiétant que l'on n'en voit pas toujours les causes et que l'on ne peut en présumer la durée.

Que ce soit pour nous-mêmes ou pour les âmes qui peuvent se confier à nous, il est important de bien connaître les principales raisons de ces aridités spirituelles et la manière de s'y comporter.

I. Raisons des aridités spirituelles

Dans le plan providentiel du Bon Dieu, qui en toutes choses ne veut que notre véritable bien, les aridités spirituelles peuvent être :

- un châtement miséricordieux ;
- une leçon nécessaire ;
- un puissant moyen de sanctification.

1) Un châtement miséricordieux

Les aridités spirituelles peuvent être quelque fois une punition de la miséricorde divine pour nos infidélités à la grâce.

Qui peut se flatter, en effet, d'être toujours fidèle aux désirs de l'Hôte divin ! Il arrive souvent que nous commettions vis-à-vis de Lui de véritables indécidables qui Lui sont d'autant plus sensibles qu'elles Lui viennent d'âmes envers lesquelles Il s'est montré plus généreux. Mieux vaut avoir à les réparer en ce monde au taux de la miséricorde, qu'en l'autre au taux de la justice ; et c'est à la fois pour nous faciliter cette réparation et nous rappeler à l'ordre que le Seigneur nous donne l'impression de se retirer.

De même que la douleur physique est parfois un signal d'alarme contre ce qui peut nuire à la santé

du corps, l'épreuve spirituelle peut être un avertissement contre le relâchement et ce qui peut y conduire.

En particulier, l'aridité spirituelle peut être un précieux avertissement contre le danger que représentent l'activisme et la dissipation.

M^{gr} d'Hulst l'avait lui-même éprouvé :

Il est bon, dit-il, de se sentir stupide et inerte aux pieds de Jésus quand on passe du tumulte du monde à la solitude qui est pleine de Lui, parce que cela nous fait sentir tout ce que nous perdons à nous occuper de ce qui n'est pas Lui¹.

Mihi vivere Christus est, s'écriait saint Paul. Pour moi, vivre c'est le Christ. Ce qui peut se traduire aussi : ma raison de penser, ma raison d'agir, ma raison de me dévouer, c'est le Christ et la croissance de son amour dans le monde.

« Voir le Christ dans les autres et les autres dans le Christ », « aimer le Christ dans les autres et les autres dans le Christ », « servir le Christ dans les autres et les autres dans le Christ », autant de belles formules qui sont plus faciles à prononcer qu'à vivre...

Nous risquons si facilement de nous faire illusion ! Le danger est toujours là, d'une activité qui s'exerce

1. M^{gr} Maurice d'HULST, *Lettres de Direction*, publiées par M^{gr} Alfred Baudrillart, Paris, J.de Gigord, 1916, p.68.

sans union profonde de volonté avec le Christ et qui aboutit à une recherche subtile de nous-mêmes. Or, quand on se recherche, on finit par se trouver, mais on n'étreint que du néant, tout au plus de la cendre, *memento homo quia pulvis es...* (souviens-toi homme que tu es poussière...)

Il n'est pas étonnant qu'en cessant de nous axer sur Dieu nous nous sentions désaxés, ou qu'en cessant d'être jointement unis à la Source, nous connaissions l'épreuve de l'aridité.

La souffrance apparaît ici non seulement comme une logique interne, une sorte de justice immanente, mais aussi comme un rappel miséricordieux à la pureté de nos intentions.

2) Une leçon nécessaire

a) Si tout allait toujours très bien, nous serions peut-être tentés de nous attribuer à nous-mêmes les sentiments de piété et d'amour que nous éprouvons.

Par ces épreuves, Dieu nous fait toucher du doigt que, dans cet ordre de choses, nous ne pouvons rien par nous-mêmes : tout est don et bonté de sa part.

b) Si tout allait toujours très bien, nous risquons d'éprouver une certaine complaisance en

nous-mêmes. Qui ne l'a expérimenté ? En nous, c'est toujours la lutte entre le pharisien et le publicain. Combien de fois nous pensons et nous agissons en « pharisiens » sans le savoir.

Notre Seigneur disait à Sœur Benigna-Consolata Ferrero² :

Tu crois qu'en priant autant que tu en as envie, et que tu as l'habitude de faire, tu remplis pleinement tes devoirs ; mais Moi, dont le regard pénètre plus avant que le tien, je vois dans ton cœur un ver qui tenterait de te ronger. Rien n'apparaît à l'extérieur, mais dans l'intérieur il y a une secrète complaisance, un orgueil raffiné, qui, sous apparence de piété, te font embrasser ces pratiques, qui, le plus souvent, ne servent qu'à nourrir l'orgueil.

c) Si tout allait toujours très bien, nous risquerions de juger de la valeur de notre vie spirituelle d'après les consolations que nous ressentons, et d'aboutir à une vie religieuse purement sentimentale, alors que ce qui compte aux yeux de Dieu, c'est l'union profonde de volonté avec Lui.

2. Marie Consolata FERRERO (1885-1916), Visitandine italienne, en religion Sœur Benigna-Consolata (NdE).

1

SIGNIFICATION DE LA SOUFFRANCE

1) Difficulté pour les non-croyants d'admettre la souffrance

Nous éprouvons une horreur instinctive de la souffrance et notre esprit répugne à accepter qu'il puisse y avoir en elle le germe d'un bien moral.

Pourtant rien n'est plus vrai. *Per crucem ad lucem*, telle était la devise du cardinal Mercier. La croix est le chemin qui conduit à la lumière.

L'homme sans religion évidemment ne comprend pas. Il se cabre ou il se révolte. Comme l'avoue Anatole France dans *Le Jardin d'Épicure* : « Dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le

mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses ou des farces sinistres. »

Nous avons à respecter la souffrance de ceux qui ne partagent point notre foi, d'autant plus qu'ils sont privés par là du seul soutien possible pour trouver la force de supporter une épreuve dont le sens leur échappe. Ce n'est pas toujours le moment de leur faire la leçon ou de leur tenir des discours. Dans la mesure où ils l'acceptent, c'est celui de leur témoigner, souvent sans bruit de paroles, notre profonde sympathie et de prier ardemment pour eux.

Le respect de la douleur d'autrui doit aller jusqu'au respect de la philosophie de la douleur. La plus grande souffrance, en effet, est celle de souffrir sans comprendre et sans accepter. Ils perdent, comme dit saint Augustin, « l'utilité de la calamité ». La grande souffrance est celle de ceux qui ne sont pas chrétiens ou qui ne le sont pas assez, parce que le plus grand malheur de l'homme c'est le désespoir qui renforce le moindre mal, tandis qu'un rayon d'espérance adoucit toute peine, même cruelle. Comment leur faire comprendre qu'un simple mouvement de foi et d'amour changerait le sens de leurs épreuves ?

Rien n'est plus déprimant que la douleur que l'on croit inutile. « Il est trop dur de souffrir et de ne savoir à quoi bon », fait dire Claudel à Violaine dans *L'Annonce faite à Marie*, et il ajoute : « Heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon ! »

On dit parfois que la souffrance rapproche de Dieu. Ce jugement est trop rapide ; les choses ne vont pas si simplement. Certes, on pourrait citer des âmes égarées qui ont été rappelées à la foi par la secousse d'une forte épreuve, mais l'on pourrait citer aussi des esprits qui ont été écartés de Dieu par la douleur parce qu'ils ne l'ont pas comprise. Cela n'est pas étrange. La douleur, comme toutes choses sur terre, est ambiguë. Elle rapproche et elle divise. Elle est une occasion dont nous pouvons tirer profit, ou, au contraire, un scandale qui peut nous rabaisser ou nous diminuer. De toute manière, elle demeure un signe de contradiction.

La souffrance met en cause nos rapports avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes.

Nos rapports avec Dieu : notre foi en lui, notre confiance, notre fidélité, notre amour

Va-t-elle nous éloigner de lui au point peut-être de nous le faire maudire ou va-t-elle, au contraire, nous

jeter en lui comme en Celui qui peut nous soutenir et donner un sens à notre douleur ?

Nos rapports avec le prochain

Elle est la pierre de touche de notre charité fraternelle. Leur souffrance va-t-elle nous laisser indifférents ou éveiller en nous attention et compréhension ? Celle qui nous meurtrit directement va-t-elle nous fixer sur nous-mêmes ou nous ouvrir à autrui ?

Nos rapports avec nous-mêmes

Quel sera notre courage, quelle sera notre patience, quelle sera notre endurance ? La souffrance nous interroge. Elle est l'heure de vérité. Elle éprouve la valeur réelle de ce qui fait le fond de notre âme.

2) Même croyants, les hommes répugnent à la souffrance

Même croyants, beaucoup d'hommes ont du mal à saisir que la souffrance puisse être bénéfique. Aux plus religieux de l'Ancien Testament, cette vérité était restée fermée ou à peu près.

En réalité, selon sa patiente pédagogie, Dieu ne voulait pas trop vite révéler le mystère. Comme récompense de fidélité, il promettait l'abondance et la

jouissance des biens temporels. La Terre Promise, c'était le pays où coulaient le lait et le miel.

Dans l'Évangile, tout en étant mis au second plan, « et le reste vous sera donné par surcroît », les biens temporels ne sont pas exclus.

Les Apôtres ont mis du temps à comprendre le sens de la Croix. Après plusieurs mois de formation, même après la Résurrection, ils ne rêvent que d'un Messie triomphant, restaurant à leur profit le Royaume d'Israël.

Et pourtant le Seigneur avait été direct avec eux. Un jour, il les avait pris à part et leur avait dit : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et qu'il ressuscite le troisième jour. » (Lc 9, 22)

Et afin de bien montrer qu'il n'y a pas là seulement une question de fait pour sa personne, mais une question de principe pour ses disciples aussi bien que pour lui, il ajoute immédiatement : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix de chaque jour et qu'il me suive. » (Lc 9, 23)

L'affirmation du Christ était aussi claire que possible. Cependant, ils ne comprirent rien à cette annonce d'un Messie souffrant, rien à plus forte

raison à cette croix quotidienne qui devait en découler comme conséquence pour eux-mêmes. Saint Luc dit positivement : « Ils ne saisirent rien de tout cela, ce langage leur était fermé et ils n'entendaient pas ce qui était dit. » (Lc 9, 45)

Pourtant le Seigneur insiste à plusieurs reprises : « Il se mit à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup. » (Mc 8, 31) et « Mettez-vous bien au cœur ces paroles : Le Fils de l'homme sera livré aux mains des hommes. » (Lc 9, 44)

Pierre proteste : « Cela ne sera pas ! » Écoutons la réplique presque véhémement de Jésus : « Va-t-en loin de moi, Satan ! Tu es un scandale pour moi, car tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais des choses de l'homme. » (Mt 16, 23)

C'est comme s'il disait : « Voudrais-tu me séduire et me persuader qu'il n'est pas bon que je souffre ? Arrière, tentateur ; qu'on ne me parle pas de ne point souffrir, je suis venu pour cela. »

3) Pourquoi fallait-il que le Christ souffrît ?

Saint Paul ne voudra savoir qu'une chose : Jésus et Jésus crucifié. Il n'y a pas de rémission des péchés sans effusion de sang. C'est par sa Passion et par la